

FORÇATS ET GENDARMES

(Seconde partie de *La Mort d'un Forçat*)

I

UNE NOUVELLE A SENSATION

Plusieurs mois s'étaient écoulés.

M. Antoine Tuloup, dont la blessure était moins grave qu'elle ne l'avait paru tout d'abord, était complètement rétabli.

Au commencement de l'été, il allait et venait déjà dans les rues et dans les environs de Châteaubriant, presque toujours seul, l'air sombre, préoccupé, comme si de mystérieux remords eussent torturé son esprit.

Ses promenades le dirigeaient toujours et comme malgré lui du côté de la métairie de la Frésaie, mais il ne pouvait jamais s'en approcher de plus de cinq cents mètres sans qu'une force secrète ou une véritable terreur l'obligeassent à revenir sur ses pas.

Aussi tous les gens des environs, fermiers ou métayers, le regardaient-ils avec étonnement et non sans quelque crainte superstitieuse, passer, solitaire, sur les routes et dans les chemins creux.

— On dirait, disait le père David à son ami Thomas, que le couteau de Jean Beaugard lui a coupé la parole.

— En tout cas, répondit Thomas, il lui a coupé la gaieté. M. Tuloup était un si bon vivant, autrefois !

— Mais est-on bien sûr, reprenait David, que ce soit Jean Beaugard qui l'a frappé le premier derrière le buisson ?

— Sans doute, puisque la justice a condamné Jean.

— Oh ! cela ne prouve rien.

— Comment cela ?

— Sans doute, ne voit-on pas souvent le jury se tromper, et condamner des innocents. J'étais aux débats, moi, et je vous assure que celui qui paraissait le plus coupable des deux n'était pas Jean Beaugard.

— C'est ce que Fleury, le vétérinaire, m'a déjà dit.

— Oui, si j'avais été le jury, j'aurais envoyé au bagne M. Tuloup et non ce pauvre Beaugard.

M. Antoine Tuloup entendait de loi les paysans causer ainsi à voix basse, et comprenait bien que leurs suppositions n'étaient pas toujours à son avantage ; mais il affectait de mépriser tous les cancans.

Son idée fixe était de profiter de l'arrêt de la Cour d'assises et de donner suite à ses projets d'union avec Françoise Dugast la fille du riche fermier.

Son amour n'avait pas diminué ; il avait été, au contraire, comme aiguisé par les circonstances et surexcité par les difficultés.

Cette espérance l'obsédait.

La nuit, il avait d'horribles cauchemars dans lesquels son imagination le conduisait à l'église, devant le maître-autel, auprès de Françoise revêtue de sa toilette de mariée, et couverte de son grand voile, mais au moment où il était pour passer l'anneau au doigt de sa femme, Jean Beaugard apparaissait pâle comme un spectre, qui les séparait violemment en s'écriant :

— Maudit sois-tu, toi qui m'as volé ma fiancée, mon honneur et ma liberté !

Et Tuloup, épouvanté, couvert de sueur, ses cheveux courts hérissés sur la tête, s'éveillait en sursaut, et cherchait vainement le sommeil pendant le reste de la nuit.

Le jour venu, M. Antoine riait de ses mauvais rêves et chassait ces lugubres pensées, mais elles revenaient la nuit suivante avec la même intensité.

A la fin, Tuloup se dit que le meilleur moyen de mettre fin à ces remords, à ces cauchemars et à cette situation équivoque, était de retourner à la Frésaie et de reprendre les choses où elles étaient le matin du crime.

Il prit donc un jour son courage à pleines mains, s'habilla

de ses plus beaux vêtements, frisa son épaisse moustache qui lui cachait la lèvre supérieure, brossa soigneusement ses cheveux, s'arma d'un élégant petit jone, et, vers cinq heures du soir, quitta Châteaubriant et se dirigea rapidement vers la ferme des Dugast.

La soirée était magnifique, les oiseaux chantaient dans tous les buissons, en apprenant à leurs petits à voler autour d'eux, mais Tuloup ne voyait rien, n'entendait rien, il était tout à sa pensée, tout à ses rêves.

Après une heure de marche, il s'engagea résolument dans le chemin creux qui menait à l'habitation, mais il lui fallut un véritable courage et un effort considérable pour dominer son angoisse et vaincre sa frayeur.

Qu'allait dire les Dugast qui devaient bien connaître son rôle dans l'affaire du 25 mai ?

Qu'allait lui dire surtout la jeune fille qui avait aimé Jean Beaugard jusqu'à le défendre même en cour d'assises ?

Quelle serait son attitude ? Comment le recevrait-elle ?

Mais Tuloup se rassura en pensant qu'après tout sa demande n'était pas une injure et que les Dugast seraient peut-être heureux de le voir revenir à la Frésaie.

Fort de cette espérance, Tuloup fit une centaine de pas dans le chemin.

Tout à coup il frémit et, s'arrêtant un instant, il chercha à faire un détour à travers champs.

La Frésaie n'était plus qu'à une centaine de mètres, mais, sur sa gauche, s'élevait, sombre et noir, l'épais buisson dans lequel il s'était caché naguère en attendant sa victime.

Tuloup voyait distinctement la place qu'il avait occupée pendant plus d'une heure au milieu des épines, et, sur le chemin, il croyait apercevoir encore des traces de sang.

A cette seule pensée il semblait à Tuloup qu'un mur de cent coudées s'élevait entre lui et le buisson, un mur que jamais il n'oserait essayer de franchir.

Et alors le misérable, tournant la tête à droite, chercha de ce côté à gagner un champ de blé et à prendre la traverse.

Mais tout à coup, au moment où il enjambait le fossé, Tuloup s'arrêta stupéfait.

Une voix de jeune fille l'interpella derrière le buisson. C'était Françoise Dugast qui passait à la même heure et au même lieu, de l'autre côté du chemin.

— Comment, c'est vous ! cria-t-elle, vous, ici, M. Tuloup ? Tuloup la regarda.

La jeune fille était toujours telle qu'il l'avait connue quelques mois auparavant ; elle était aussi jolie qu'avant le 25 mai, et plus jolie peut-être, car les émotions l'avaient fait pâlir et l'épreuve avait mis sur son visage cette touche incomparable qui fait la vraie distinction.

A sa vue Tuloup se sentit plus épris que jamais, plus désireux que jamais de l'avoir pour femme, et il résolut de risquer sa dernière chance.

— Oui, c'est moi, Mademoiselle Françoise, fit-il ; moi qui suis guéri et qui reviens vous voir.

Et faisant quelques pas en avant, Tuloup vint se placer devant Françoise à quelques mètres en contre-bas et à la place même où Beaugard avait défendu sa vie.

Mais ses espérances ne furent pas de longue durée.

Françoise croisa les bras sur sa poitrine, et un sourire de mépris indicible effleura ses lèvres.

— Que venez-vous nous dire, M. Tuloup, demanda-t-elle. Avouez-vous enfin ?

M. Tuloup appela à lui tout son courage :

— Oui, s'écria-t-il, j'avoue que je vous aime toujours et plus que jamais, et que, si vous voulez être ma femme...

Françoise l'interrompit du geste :

— Votre audace est grande, M. Tuloup ! après avoir voulu prendre la vie de Jean Beaugard, vous voulez aussi lui voler sa fiancée ?

Tuloup grinça des dents, ferma les poings avec rage :

— Comment, s'écria-t-il, moi qui n'ai fait que me défendre, vous me traitez ainsi !...